

## POINT DE VUE DE SIRIUS

Certains lecteurs auront peut-être éprouvé quelque étonnement à trouver, dans le n° 7 de POUNT, le début et, dans le présent numéro, la fin d'une série d'articles consacrés à un personnage historique qui est considéré aujourd'hui comme le héros du nationalisme, voire de l'irréductibilisme somalien, et cela dans une revue qui se veut et prétend être essentiellement apolitique.

Et cependant la direction de notre revue pense être demeurée fidèle à la vocation de POUNT et même à ses ambitions, quelque peu présomptueuses peut-être, mais qui n'en veulent pas moins rester exclusivement scientifiques.

En effet, le point de vue scientifique n'est-il pas essentiellement ce « point de vue de Sirius » qui est celui d'une objectivité parfaite, d'ailleurs souvent si difficile à conserver dès que l'on aborde le domaine des sciences humaines ?

Surmontant cette difficulté, les deux éminents spécialistes, l'un de l'histoire de l'Afrique de l'Est, l'autre de l'islamologie, qui ont écrit dans ces deux numéros, sur le « Mad Mullah », Ina Abdallah Hassan, l'ont fait, l'un et l'autre, avec cette objectivité et cette sérénité grâce auxquelles, contrairement à ce qu'affirme le proverbe, dans le domaine scientifique, « toute vérité est bonne à dire » et toute hypothèse peut être soutenue, même si elle est sujette à controverses. Certes, ni l'Amiral Labrousse (1)

ni Pierre Rondot ne contestent la vaillance ni même le génie politique de leur héros qui fut, d'autre part, sans aucun doute, un des plus grands poètes de langue somalie. Toutefois, il faut bien reconnaître avec le premier de ces deux auteurs, que ces « vingt années de guerre et de révoltes » ont exercé, dans ce qui fut naguère le Somaliland britannique, des ravages dont cette région n'est pas encore remise tant au point de vue économique que démographique. Et, d'ailleurs, peut-on vraiment parler ici de « révolte » lorsqu'il s'agit d'une domination étrangère qui n'était représentée que par un consul général résidant à Berbera, entouré de quelques dizaines d'« askaris » : cela, afin de permettre un commerce qui s'annonçait florissant avec les populations issak des environs, lesquelles s'en montraient fort satisfaites et furent toujours réfractaires aux entreprises du « Sayyed » ? Celui-ci n'a-t-il pas d'ailleurs stigmatisé le comportement de ces populations dont il n'hésitait pas à aller jusqu'à prétendre

(1) Une fois de plus, faute de place, il nous est impossible, dans ce numéro, de rouvrir la rubrique « Vie de la Société d'Etudes ». Nous ne voulons cependant pas tarder davantage pour exprimer, tant au nom de notre Société qu'en celui de Pount, la joie que nous avons éprouvée en apprenant la promotion au grade de contre-amiral, du Capitaine de Vaisseau Labrousse, qui fut l'un des fondateurs de notre Société et nous a toujours apporté son précieux concours dans tous les domaines, et d'abord par ses encouragements et par sa fidèle collaboration à notre revue.

qu'elles étaient « bêtes comme des ânes », dans un poème cité par Pierre Rondot à la suite de I. M. Lewis ? Ce dernier, dans son livre *Modern History of Somaliland*, où il ne cache cependant pas ses sentiments favorables au chef religieux somali, reconnaît d'ailleurs que la période où les Britanniques ont abandonné aux entreprises du « Mad Mullah » tout l'intérieur du pays, a été marquée par une misère telle qu'on l'a appelée « le temps où l'on mangeait des nourritures immondes ».

Il n'empêche que, du fait même de ces motifs contradictoires, cette question fera, encore longtemps, l'objet de discussions passionnées. Et pourtant, il s'agit de faits qui remontent maintenant à plus de cinquante années, mais Jeanne d'Arc et Charlemagne ont fait, eux aussi, l'objet de telles discussions, à des époques toutes récentes. Il faut dire toutefois, qu'à l'échelle des temps historiques, dont le point de départ se situe à plus de cinq mille ans de notre temps, ces deux héros de l'« histoire de France » sont très proches de nous. Car, ce « point de vue de Sirius » qui permet seul des jugements sains, sinon indiscutables, consiste précisément à considérer les faits politiques et sociaux les plus récents, voire actuels, d'après cette échelle des temps historiques. De même, pour juger des faits humains en général, c'est l'échelle des temps préhistoriques quelque dix ou vingt fois plus longue que la précédente (pour ne parler que de leur période la plus récente) qu'il faudrait toujours avoir présente à l'esprit. Quant aux faits terrestres, on sait que c'est sur des centaines de millions, et même des milliards d'années, que s'étend l'échelle des temps géologiques. Il n'était peut-être pas inutile de rappeler, dès maintenant, l'existence de ces diverses échelles et leur disproportion mutuelle, à titre d'introduction aux études à caractère préhistorique ou géologique qui seront publiées dans nos prochains numéros.

Quant à l'étude purement physique et actuelle des phénomènes terrestres, l'article laissé par notre regretté collègue Raymond Loisy montre qu'il n'est certes pas nécessaire d'aller jusqu'à l'étoile Sirius pour les observer : il n'en est pas moins vrai, cependant, que les satellites

artificiels évoluant déjà dans le domaine cosmique, permettent, seuls, d'avoir une vue d'ensemble des phénomènes météorologiques intéressant une région comme la nôtre. Ces phénomènes, commandés directement par la configuration géographique de cette région, sont à l'origine des conditions d'existence souvent si ingrates des populations qui l'habitent et, spécialement, de celles qui forment la base essentielle des populations de notre Territoire : les bédouins proprement « afarissiens ». Ceux-ci ont, en effet, la malchance d'occuper la zone torride comprise entre les escarpements qui forment d'une part la limite orientale des plateaux abyssins, d'autre part la bordure nord des plateaux galla-somali. Sur ces plateaux existent des conditions climatiques incomparablement meilleures que dans cette zone qu'on, par opposition, on pourrait appeler le « Triangle infertile » : triangle dont les côtés seraient constitués par ces deux escarpements et par le rivage de la Mer Rouge et du fond du Golfe d'Aden, rivage sensiblement rectiligne, échanuré seulement par l'accident tectonique si important qu'est le Golfe de Tadjoura.

Enfin, toujours au point de vue de Sirius, ou même simplement d'un satellite, ces îles Comores, situées à mi-chemin entre les côtes de Madagascar et de la Tanzanie, ne sont-elles pas très proches de nous ? Proches géographiquement, et plus proches encore, par la culture de leurs habitants qui, par leur langue, se rattachent à l'« East Africa » des Britanniques et, par leur religion, à l'Arabie du Sud. Et, ainsi que le montre excellemment Jean Martin au début de son étude historique, l'intérêt unique de ces îles tient à ceci : vers elles ont convergé toutes les influences qui se sont partagées les terres de l'Océan Indien. La preuve en est donnée par la succession, en quelques années, de souverains zanzibari, hadrami et malgaches, dans une même île dont la population parle une langue bantoue, le swahili, où les influences chiraziennes, donc persanes, ont joué un rôle essentiel, et où enfin, on a découvert des porcelaines chinoises datant des dynasties mandchoues et apportées par Dieu sait quels navigateurs !